

écrit. C'est d'ailleurs grâce à cette touche antimatérialiste que le roman a très bien marché dans les Nouveaux Länder.

**A.L.** : *Vous examinez de près la génération de vos parents, celle de 1968, et on ne peut pas dire que vous la ménagiez. Dans *Spielzone*, l'adolescente nommée Laura se prend une gifle : « Je me lève et je claque la porte. Tu parles d'une éducation antiautoritaire, la crèche alternative et tout le tralala, dès que ça devient sérieux : back to the roots. Mes parents veulent qu'on les appelle Hannelore et Wolf, non pas maman et papa, ils trouvent que c'est trop ringard, et même discriminatoire, après tout ils ne nous appellent pas non plus fiston et fille, mais Laura et Sven. Mais les gifles, c'est pas démodé, ça non ». Comment éduqueriez-vous vos enfants ?*

**T.D.** : Comment j'éduquerais mes enfants ? J'ai la ferme intention d'encourager leurs intérêts, même si je ne les partage pas. Ne pas avoir d'idées concrètes de leur avenir proche ou lointain. Ne pas attendre de compensation psychique de mes enfants pour des choses que je n'ai pas pu réaliser moi-même. J'essaie d'attaquer moi-même les choses qui m'importent, aujourd'hui et maintenant. J'essaie de ne pas projeter mes désirs sur les autres. Mais je crois que j'introduirais quelques règles obligatoires pour ce qui est des relations sociales. Il n'y a que les adultes pour apprendre à un enfant comment il peut s'intégrer dans la société.

**A.L.** : *Pensez-vous qu'il existe une écriture spécifiquement féminine ?*

**T.D.** : Oh, un espace chocoletti, un peu de douceur dans un monde de brutes... Le « spécifiquement féminin » est stupide. Cela partait certainement d'une bonne intention, à une certaine époque, pour les femmes qui n'arrivaient pas à se faire entendre en dehors du ghetto spécifiquement féminin. Je ne crois pas que les hommes et les femmes écrivent différemment « de par leur nature ». Bien sûr qu'il y a des différences dans leur perception du monde, et celles-ci déteignent sur leur style, mais je refuse ces jeux de ségrégation. Cette pensée simpliste néglige l'individualité d'un texte.

**A.L.** : *Que pensez-vous des étiquettes que l'on attribue aux « auteurs indigènes », telles que *Fräuleinwunder* ou littérature pop ?*

**T.D.** : Je n'aime pas beaucoup les tiroirs dans lesquels on range la « jeune littérature », plus si jeune que ça d'ailleurs. Judith Hermann, Julia Frank, Karen Duve ont toutes travaillé pendant des années avant de publier leur premier livre, en général après la trentaine. (2) Et puis elles ont des styles très différents. Le *Fräuleinwunder* (miracle de demoiselles) est psychologiquement

(2) Judith Hermann, née en 1970 à Hambourg publia un surprenant recueil de nouvelles sur la jeunesse berlinoise, à la fois onirique et distant, intitulé *Sommerhaus später* (Fischer, 1998, traduit par Dominique Autrand pour Albin Michel, *Maison d'été plus tard*, 2001). Julia Franck, née en 1970 à Berlin-Est, et installée à Berlin-Ouest depuis 1978, dissèque un ménage à trois dans son deuxième roman *Liebediener* (Serveur de l'amour, Dumont, 1998) et des amours désabusées dans un recueil de nouvelles intitulées *Bauchlandung* (Atterrissage sur le ventre, Dumont, 2000). Karen Duve, née en 1961 à Hambourg, fit sensation avec son premier roman *Regenroman* (Le Roman de la pluie, Ullstein, 2000, traduit par Pierre Deshusses pour Rivages, *Déluge*, 2001), récit froidement cocasse d'un écrivain qui s'exile dans les marais du Nord.

**A.L.** : Avez-vous lu vos poèmes en public lors de « poetry slams » ? Cela ne vous dérange-t-il pas de lire des poèmes parfois très intimes dans un cadre de manifestation foraine ?

**T.D.** : Vous pouvez toujours essayer de lire un poème qui ne soit pas intime dans un « poetry slam » : personne ne s'y intéressera. Lors d'un slam, on ne peut jamais être assez intime, ni assez violent ou grossier. J'aime toujours y aller, ça me change du milieu littéraire confirmé, c'est vivant, surtout quand les textes sont accompagnés de musique... Mais il faut reconnaître que beaucoup de choses récitées là-bas sont totalement dénuées d'intérêt.

**A.L.** : Quel rôle joue la musique dans vos textes ?

**T.D.** : La musique a une importance capitale pour moi, pendant et au-delà de l'écriture. A la fin de mon nouveau roman, *Himmelskörper* (corps céleste) (4), je remercie Stravinski... J'écoutais compulsivement *L'Oiseau de feu* et *Petrouchka*, je me sentais presque dépendante de cette musique. Sa présence continue en arrière-fond me permet de maîtriser plus facilement les transitions parfois difficiles du roman en cours... J'ai aussi écrit un recueil de poésie « sous influence »... du *Requiem* de Mozart. (5) Il me semble souvent que pour se rapprocher de son essence, il faut écouter la musique très souvent. Et l'écriture est une forme d'analyse émotionnelle de la musique.

## La poésie c'est d'abord une petite quantité de mots

**A.L.** : Votre dernier recueil de poèmes s'intitule *Luftpost. Tanja Dückers, la « poste aérienne »*, c'est vous ?

**T.D.** : Oui, je suis la poste aérienne en personne.

**A.L.** : Que peut la poésie aujourd'hui ?

**T.D.** : Il ne me viendrait pas à l'esprit de dire que la poésie est obsolète. C'est absurde. La poésie, c'est d'abord une petite quantité de mots. Certains poèmes se lisent comme des mini-nouvelles ou comme des éclats de pensée tirés d'un monologue de roman. On a toutes les libertés. Ce qui est périmé, ce sont certains sujets ou certaines particularités stylistiques. La brièveté d'un texte en soi ne peut être obsolète. Dans un poème on exprime bien mieux un temps court que dans un roman qui, par sa densité épique, relativise tout extrait de la réalité. Le roman permet de documenter une époque, l'esprit du temps, il réserve de la place aux détails et aux digressions. Il permet les grands panoramas de société, tandis que la nouvelle ouvre le champ des confrontations brèves, entre un nombre restreint de protagonistes. Le poème isole chaque instant dans son extase propre.

(4) *Himmelskörper* va paraître en automne 2002 aux éditions Aufbau.

(5) Ce recueil de poésie, intitulé *Frachtschiff 01* (Cargo 01), n'est pas encore publié.

*du Mur, c'est-à-dire que vous parlez exclusivement d'événements dont vous pouvez témoigner vous-même. Vous ne vous aventurez pas plus en amont. Est-ce l'une des conséquences du nouveau réalisme ?*

**T.D.** : Le réalisme est d'abord indispensable comme antipode aux médias, comme correctif des informations télévisées. Les écrivains réalistes sont des sociologues qui analysent sensuellement et sur le long terme ce que les journalistes doivent produire en très peu de temps. Nous décrivons l'histoire émotionnelle du temps présent avec un langage subjectif qui peut être valable pour un collectif. En ce qui concerne l'histoire de l'Allemagne, c'est plus compliqué. Quand j'avais vingt ans, je ne comprenais pas que les événements actuels étaient la conséquence d'une histoire passée. Je crois qu'à trente ans je comprends mieux que la réalité présente est conséquence, qu'elle reflète l'histoire, qu'elle détermine nos relations parce qu'elle forge l'image qu'on a de nos pères, qu'elle explique dans quels rôles les femmes étaient cantonnées, etc. Le roman sur lequel je travaille actuellement, *Himmelskörper*, rendra compte du présent comme conséquence.

**A.L.** : *Qui est Madame Emilia Minzlin – une sorte de figurante-fil-rouge qui hante aussi bien votre roman que votre poésie ?*

**T.D.** : Ah, Madame Minzlin est l'un de mes personnages préférés ! Je la fais émerger de temps en temps. Par-delà les livres, elle existe quelque part dans ma tête et se matérialise parfois dans mes écrits. Je crois qu'elle m'accompagnera encore un moment, en tous cas aussi longtemps que je pense à ma grand-mère. ■

---

*(Traduction : Andréa Lauterwein)*



## « LA PETITE-FILLE DE MONSIEUR GRASS ? TU PARLES ! »

Entretien avec l'écrivain Tanja Dückers sur le nouveau réalisme des jeunes générations

ANDRÉA LAUTERWEIN

*Tanja Dückers, née en 1968 à Berlin-Ouest, est souvent présentée comme un épiphénomène du Fräuleinwunder (miracle des demoiselles). Ce terme, forgé par l'édition et la presse à la fin des années quatre-vingt-dix, a des connotations dépréciatives : composé à partir du mot Wirtschaftswunder (miracle économique) et du diminutif Fräulein (demoiselle) – ce qui rappelle le terme employé par les GI pour désigner les femmes allemandes de mœurs légères – il lie l'économique au charme féminin. Il arrive aussi que Dückers soit mise dans le même sac pop que le Quintette pop-culturel, de très jeunes dandys de pacotille, tels que Benjamin Stuckrad-Barre ou Joachim Bessing, très vendeurs à défaut d'être littérairement prometteurs.*

*Soyons réaliste : Tanja Dückers fait partie d'une génération d'écrivains trentenaires issus des mouvements parallèles en milieu urbain. C'est sciemment qu'ils échappent à toute forme de tiroir. Ils témoignent du changement de paradigmes prenant effet pendant les années quatre-vingt-dix, du passage de la « méta-littérature » – dont le meilleur exemple est peut-être Peter Handke – au réalisme. Ce qui les distingue principalement de leurs prédécesseurs, c'est leur humour, une utilisation moins respectueuse de la langue et une réflexion plus immédiate et surtout plus affirmative de leur environnement. (1) Le refus catégorique de s'insérer dans une tradition ne manquera pas de surprendre certains lecteurs français. En Allemagne, il a pourvu à ce que ces jeunes auteurs atteignent un public plus vaste que leurs aînés.*

*Tanja Dückers a d'abord publié de nombreux textes dans des revues « underground » ou dans des recueils collectifs de la scène alternative berlinoise. Son premier roman Spielzone (Zone de jeu), paru en 1999 chez Aufbau, décrit avec ironie la bohème berlinoise après la chute du Mur sur un mode polyperspectif. La Süddeutsche Zeitung la qualifia alors de « meilleure ethnologue urbaine entre Neukölln et le Prenzlauer Berg ». Son second livre, le recueil de nouvelles*

(1) Cf. Andrea Köhler (dir.), *Maulhelden und Königskinder : Zur Debatte über die deutschsprachige Gegenwartsliteratur* (Grandes gueules et enfants royaux : à propos du débat sur la littérature présente de langue allemande), Reclam, Leipzig, 1998.

Café Brazil (*Aufbau*, 2001), est également consacré à cette jeunesse tragico-comique qui ne cache même plus sa recherche compulsive de distraction derrière des ambitions prétendument artistiques. En automne, Tanja Dückers a publié un recueil de poèmes, *Luftpost* (Poste aérienne), aux éditions Tropen. Il témoigne de ses voyages entre un Barcelone exigu et un Berlin vaste à s'y perdre, et traduit leurs coordonnées spatiales respectives dans une langue imagée, entrecoupée de fragments laconiques. Aucun de ses livres n'a encore été traduit en français.

## La réalité n'est jamais qu'une tentative parmi d'autres de faire une vie

**Andréa Lauterwein :** *Tanja Dückers*, dans le roman *Spielzone* vos héros se nourrissent de brocoli, de yaourt, de carottes et de bonbons à la sauge. Leur ressemblez-vous ? Êtes-vous une partisane de l'autofiction ?

**Tanja Dückers :** Mais non, je suis tout sauf une accro de l'authenticité, et je ne publie pas mon journal intime ! *Spielzone* suggère un contenu autobiographique, puisque cela se passe à Berlin, pendant les années quatre-vingt-dix, après la chute du Mur. Sujet contemporain, s'il en est. Mais je ne partage pas les manies et les marottes de mes protagonistes, j'en ai d'autres, que je préfère garder pour moi ! Il est vrai que les choses qu'on a vécues soi-même ont une qualité sensuelle incomparable. On se rappelle exactement le son d'une porte qui claque dans une situation donnée. Les éléments autobiographiques peuvent par ailleurs être débarrassés de leur bagage inutile et, même dans leur travestissement, avoir une valeur d'expérience pour le collectif. La réalité n'est jamais qu'une tentative parmi d'autres de faire sa vie ; quand on écrit, on peut en imaginer d'autres, refaire sa vie.

**A.L. :** *Vous décrivez une génération que vous appelez « post-matérialiste ».* Qu'entendez-vous exactement par « post-matérialisme » ?

**T.D. :** Le « post-matérialisme » se réfère à une époque où l'aisance matérielle est devenue un élément tellement naturel qu'il semble faire partie du bien public. Le vrai désir des jeunes se trouve donc ailleurs, par-delà l'accumulation des biens, au-delà du rêve de la belle maison, du jardin, de la voiture, etc. Ils s'habillent chez H&M ou aux puces, et se sentent parfaitement à l'aise. Le nouvel idéal est du côté du voyage, du changement perpétuel, de l'aventure, de l'expérience au sens large : se livrer à des sentiments chaotiques et diffus, angoissants, faire l'expérience du grand frisson, expérimenter des relations et des gens (sic !), tout en se sentant libre de les relâcher aussitôt. C'est la signature de la génération de la surabondance. Elle est libre de désirer le genre « d'aventures » que la génération d'après-guerre n'osait même pas imaginer. C'est ce que j'ai essayé de décrire, non sans ironie, dans mon roman *Spielzone*. Je crois que c'est le livre le plus sérieux et le plus triste que j'aie jamais

dépréciatif. Quand à la littérature pop, il me semble qu'elle correspond à une période déterminée dans la vie. Les auteurs qu'on range sous cette appellation sont très jeunes, ils écrivent un peu, font un peu de musique, puis ils vont travailler à la télé. Mon point de départ est différent : j'ai d'abord fait des études de germanistique et de littérature américaine à la FU de Berlin, ce qui m'a permis de découvrir des textes que je n'aurais peut-être pas lus de ma propre initiative. Même si dans mon milieu on dit beaucoup de bêtises sur l'effet paralysant des études littéraires, j'en étais très satisfaite. Et puis, deuxième point : j'ai toujours voulu écrire. Mais me satisfaire d'une étiquette, cela équivaldrait à dire que j'ai déjà un concept clair et net pour la vie... Non, j'aimerais rester polyvalente et ne pas être rivée à un genre en particulier, ni à un seul sujet, tel que l'Allemagne après la chute du Mur, ma génération, etc.... Quel cauchemar pour l'imagination !

## Les écrivains allemands après 1945 s'encombraient de toutes sortes de muselières

**A.L.** : *Puis-je quand même vous demander comment vous aimeriez qu'on vous définisse ?*

**T.D.** : Comme un auteur de la génération berlinoise après le Tournant. Qui écrit de manière réaliste. Qui ne s'approche pas de son lecteur avec des gants de velours. Les auteurs allemands après 1945 s'encombraient de toutes sortes de muselières.

**A.L.** : *Vous venez de l'« underground » littéraire de Berlin où vous avez gagné plusieurs concours de « poetry slam » (3), avant de rejoindre l'establishment et le marché littéraire. Votre œuvre a été distinguée par de nombreux prix et bourses. Qu'est-ce qui a changé pour vous personnellement ?*

**T.D.** : Oh, beaucoup de choses ont changé. Maintenant je gagne ma croûte avec mes écrits, je suis invitée à des lectures dans des villes prestigieuses, de Los Angeles à Sao Paulo, en passant par Paris... Mais ça n'a pas raté, certains collègues me jalourent, ce qui me rend très triste, car avant cela j'ai passé dix ans à écrire sans grand succès. Je trouve qu'ils pourraient être un peu plus généreux... Mais je reste prudente, je ne me repose pas sur mes acquis. J'écris bien, soit, mais je sais aussi que j'ai profité de circonstances favorables, par exemple du fait que les éditeurs allemands ne pouvaient plus payer les droits de traduction horriblement chers des auteurs américains, une des raisons de leur retour vers les auteurs indigènes.

(3) Mouvement fondé par le poète new-yorkais Bob Holeman dans les années quatre-vingt, les « poetry slam » sont des lectures de poésie dans les cafés, les bars et les théâtres des grandes villes. Lors d'un concours scandé par un maître de cérémonie, puis noté par l'auditoire, des plumeurs de fortune et des « rappeurs » affrontent des poètes plus ou moins confirmés. La meilleure prestation est gratifiée d'un cadeau « trash ».

## Les États-Unis, plus autocritiques qu'on veut bien l'admettre

**A.L.** : *Ce qui me frappe dans les médias allemands, c'est l'utilisation de plus en plus courante du terme « auteur » pour parler d'un écrivain – comme si dans le pays des Dichter und Denker, il ne pourrait plus y avoir d'« écrivains », ni de « poètes », sans parler de « penseurs ». Vous également vous vous définissez comme un auteur avant tout...*

**T.D.** : Oh, chez moi, ce n'est pas intentionnel, c'est du pur laisser-aller. Ce doit être lié au fait que je me déplace souvent dans des milieux anglophones. C'est donc un anglicisme, oui, je suis un *german author*.

**A.L.** : *L'un des vers laconiques de votre dernier recueil de poèmes est : « Je lis Derek Walcott » (6). Votre relation aux États-Unis est très forte : non seulement vous y avez longuement séjourné, mais vous avez étudié la littérature nord-américaine et même publié un volume de prose et de poésie en anglais (Fireman, 1996). La littérature américaine influence-t-elle votre travail ?*

**T.D.** : Derek Walcott – il est génial. Mais je ne me considère pas influencée par la littérature américaine en particulier, je lis vraiment tout ce qui me tombe sous la main. D'ailleurs les États-Unis sont un fouillis d'influences tellement multiples, à divers égards, qu'on ne peut pas vraiment parler d'un courant dominant, comme ici. Quand j'habitais au centre de Los Angeles, j'ai parlé plus l'espagnol que l'anglais. Je reviens tout juste d'un séjour à Meadville, une petite ville près du Lake Erie, en pleine « cambrousse » de Pennsylvanie, où des Amish people passaient à côté de moi dans leurs carrosses – comme au dix-neuvième siècle ! Il n'y a que les supermarchés qui créent une certaine uniformité. La preuve en est que j'y ai même rencontré des Amish.

**A.L.** : *Vous étiez à Meadville le 11 septembre. Comment décririez-vous l'ambiance générale aux États-Unis ?*

**T.D.** : L'ambiance était morne. Mais, les États-Unis sont plus autocritiques qu'on veut bien le croire en Europe. Après tout, les citoyens américains sont une masse très hétérogène, qui ne se résume pas à Monsieur Bush et à son équipe. Les gens ont peur, ça les énerve d'avoir si peu d'influence sur la politique.

**A.L.** : *Est-il vrai que vous écrivez en ce moment un roman qui se passe aux États-Unis, et qui porte le titre de travail « Alphabet-City » ? Est-ce que les scénarios de catastrophe y auront une place ?*

**T.D.** : Oui, c'est une sorte de « *road-movie* littéraire » qui s'inspirera de mes expériences américaines. Mais en ce moment, je le laisse reposer pour y revenir plus tard avec un regard critique. Mais il ne fait pas de doute que mon roman américain changera. Je ne pense pas cependant que la catastrophe elle-même sera évoquée... j'essaierai de montrer la fragilité de cette culture de manière plus subtile.

(6) Écrivain américain, né en 1930 à Trinidad, lauréat du prix Nobel de littérature en 1992.

**A.L.** : *Suite aux attentats, certains jeunes écrivains, qui cultivaient auparavant une forme d'hédonisme littéraire, ont tout à coup revendiqué une nouvelle politisation dans la presse germanophone. Est-ce que votre écriture s'en ressentira également ?*

**T.D.** : Oui, oui, la re-politisation. J'en parlais déjà bien avant les attentats. Si maintenant mon écriture s'en ressent, on va encore dire que je suis une suiveuse. Il ne faut pas penser aux suppléments littéraires de la presse quand on écrit, c'est fatal.

**A.L.** : *Croyez-vous à une littérature engagée ?*

**T.D.** : L'engagement... oui, mais il n'y a pas de mode d'emploi. Comment écrire de manière « véritablement » engagée ? Les formes littéraires des années soixante, le journal ouvert, l'exploration de thèmes tabous comme la sexualité, l'homosexualité, la folie, etc.... ou la répétitivité de la poésie d'Alan Ginsberg, que l'on peut comprendre comme un équivalent de l'art sériel de Warhol, et donc interpréter comme une critique du capitalisme, sont aujourd'hui obsolètes. L'engagement et l'imitation de la tradition, ça ne s'assemble pas. Je crois qu'il faut trouver aujourd'hui, dans un monde devenu plus complexe, des réponses littéraires plus complexes.

## Houellebecq, un pionnier de la re-politisation

**A.L.** : *Lisez-vous les écrivains français ?*

**T.D.** : Oui, depuis Houellebecq et Angot, je me suis beaucoup intéressée à la littérature française. (7) Aussi parce qu'on m'a invitée à faire une lecture à Paris. Les lectures à l'étranger sont extrêmement importantes pour les échanges littéraires, c'est ce qui suscite l'intérêt, ça crée indubitablement des liens. On m'a donné une liste de jeunes auteurs français. J'ai tout lu de Houellebecq, et je pense que c'est avec lui que la re-politisation a réellement commencé. Eu égard aux événements actuels, c'est un pionnier. Il a réussi à intégrer des digressions politiques sérieuses dans une action romanesque qui tient debout. Il a jeté un pont entre l'art pour l'art et la subjectivité des années soixante-dix, le tout à un très haut niveau. Christine Angot également, je la trouve intéressante... très controversée. Je l'ai vu lire, elle a introduit un nouveau geste dans la littérature.

**A.L.** : *En France, votre génération fut résumée sous le slogan marketing « les petits-fils et les petites-filles de Günter Grass ». Il s'agissait de vendre une littérature allemande libérée du poids de l'histoire. Et il faut avouer que ce n'était pas si mal trouvé. Vous-même vous décrivez les conséquences de la chute*

(7) Houellebecq n'est plus à présenter, son œuvre complète est traduite chez Dumont. Christine Angot, née en 1959, est l'un des écrivains femmes français les plus controversés, mais aussi les plus prometteuses. Seul son roman *L'inceste* (Stock, 1999) fut traduit en allemand, aux éditions Tropen, qui ont également publié les poèmes de Tanja Dücker.



**A.L.** : *Vous êtes née à Berlin. Dans Luftpost vous reprenez le visage changeant de la capitale. Ce nouveau centre apparaît comme un espace vide, froid et hostile. Ses habitants semblent perdus dans l'espace. Mais le charme froid de Berlin semble aussi vous procurer une certaine sérénité ?*

**T.D.** : Non, du moins, ce n'était pas mon intention. D'abord, je n'ai pas voulu esquisser un portrait de société complet de Berlin, dans ce recueil de poésie, je n'ai retenu que des impressions éphémères. Personnellement, je trouve que la partie consacrée à Berlin n'évoque pas la sérénité, mais bien plutôt une agressivité « tout terrain », dirigée contre personne et rien en particulier... ou comme le dirait un psychanalyste : une agressivité flottante. Et pourtant, certains poèmes sont tendres, des moments de fusion avec le vide, où la situation intérieure converge agréablement avec la situation extérieure.

**A.L.** : *Dans Luftpost, ce qui, à Berlin, est ampleur et distance, devient exigüité et promiscuité à Barcelone. Ce phénomène complémentaire se reflète dans les relations à autrui. A Berlin, seuls les punks, les rentiers et les sans-abri rompent la solitude du sujet écrivant ; à Barcelone, en revanche l'homme aimé semble presque s'approcher trop près...*

**T.D.** : Oui, c'est un fait, la population de Barcelone est beaucoup plus dense, record européen ! Et Berlin, au contraire, est très spacieuse. A Barcelone, on ne peut pas « se perdre »... dans l'atmosphère, on ne peut que se sentir menacé, harcelé, à bout de souffle. L'agoraphobie et la claustrophobie sont très certainement les équivalents névrotiques des deux villes.

**A.L.** : *La thématique Berlin-Barcelone rappelle fortement la problématique dichotomique de Tonio Kröger de Thomas Mann qui, pour le dire un peu schématiquement, attribue l'intellect au Nord et la sensualité au Sud. Dans Luftpost, désir et expression artistique semblent irréconciliables. Seule « la tente noire », – la nuit des amants ? –, semble pouvoir résoudre les oppositions évoquées. Tanja Dückers, est-ce que vraiment vous réfléchissez mieux au Nord, et êtes-vous mieux aimée au Sud ?*

**T.D.** : Mais non... jamais aimée comme au Nord ! Mais Barcelone est une ville sombre. Les rues, du moins celles de la vieille ville, sont tellement ric-rac, que l'on marche toujours à l'ombre des maisons. Dans les appartements, il fait toujours un froid de canard, même en été, car les épais murs de pierre du Moyen Âge protègent de la chaleur. Je ne pense pas forcément que le Sud, en tant que topique, est à trouver dans le Sud même, de même que le Nord ne se situe pas forcément au Groenland... peut-être plutôt dans une maison qui se trouverait en Égypte, avec des fenêtres exposées au Nord.

**A.L.** : *Est-ce que le motif de la perte d'un talon de chaussure, qui réapparaît plusieurs fois dans Luftpost, vous traumatise ?*

**T.D.** : La perte d'un talon était pour moi l'image d'une irritation banale du quotidien... mais ça pourrait aussi être le symptôme d'une autre irritation, plus profonde. Parfois, il suffit d'un tout petit malheur, comme par exemple un sac de commissions qui se déchire en pleine rue, et du coup on est fâché avec le monde pendant le reste de la journée... c'est dans cet ordre d'idées...